

les formules sacramentelles du baccara, du trente-et-quarante ou de la roulette.

Pour le faire sombrer de nouveau dans ce gouffre, il suffirait d'un instant de faiblesse.

A trop reprises, le soir, comme poussé par une force mystérieuse — la terrible force de l'habitude, — il était venu, tout en se promenant, jusqu'à la porte du cercle.

Arrivé là, il s'arrêtait et une voix intérieure lui criait : "Ne monte pas dans cet enfer ; sinon, tu es perdu !"

Il avait la sagesse d'écouter cette voix et de s'enfuir.

Une quatrième fois, comme il allait encore céder aux conseils de la raison, il aperçut Pelligrani qui suivait le boulevard d'un air soucieux.

Le rastaquouère, en l'apercevant, se mit en devoir de rétrograder ; mais Jacques, grié par le désir de savoir ce qui se passait là-haut, l'appela d'une voix amicale :

— Eh bien, docteur, comment allez-vous, depuis votre aventure de Monte-Carlo ?

Pelligrani le considéra avec méfiance.

Jacques était souriant, la main tendue en signe de réconciliation.

Tous deux s'en furent au café le plus proche. Aussitôt attablé, Jacques mit le docteur à l'aise.

— Je vous en ai voulu un instant, lui dit-il ; mais, toute réflexion faite, j'avais tort : inconsciemment, vous agissiez pour mon bien.

— En effet, déclara d'un ton sentencieux le rastaquouère, les hommes de votre trempe ne devraient jamais s'attarder sur le chemin de la Fortune à jouer des rôles d'amoureux.

Pelligrani, en traître habile, flattait ainsi les idées chères à son interlocuteur.

— Alors, demanda Jacques, vous savez où j'en suis ? ...

— Je m'en doute seulement : vous avez été heureux, mon cher Brémont, et vous voilà embarrassé de votre bonheur.

La physionomie de Jacques se décomposa subitement.

— Vous ne connaissez pas Savinia ! s'écria-t-il d'une voix où l'on sentait de la colère contenue.

— Au fait, dit le rastaquouère, vous la connaissez mieux que moi. Au revoir, j'ai une visite à faire.

Jacques demeura un instant abasourdi par les remarques du rastaquouère. Mais les joueurs, comme les ivrognes, saisissent toutes les occasions de s'abandonner à leur funeste penchant.

Jacques monta, au cercle, sous le prétexte de s'étourdir.

Il y trouva l'Espagnol en train de tailler la banque.

Le physionomie de cet étranger lui rappela vaguement celle de Piédro Ramez.

Il s'informa auprès du gérant, qui lui répondit :

— Je ne sais s'il est Espagnol ou Brésilien. Cela m'importe peu d'ailleurs. Ce qui m'intéresse en lui, c'est sa bourse inépuisable. Il perdu deux cent mille francs depuis quinze jours, et cela ne paraît pas le gêner le moins du monde. Les gros joueurs sont prévenus ; ils vont tous *rappliquer* ici dans un instant. Ça va chauffer.

Cela chauffa en effet. Jamais la partie ne fut plus forte que ce soir-là au cercle des Amateurs-Réunis.

Par malheur pour Jacques, la déveine du banquier avait pris fin.

A trois heures du matin, l'Espagnol se retirait avec cent mille francs de bénéfice.

Il en coûtait à Jacques huit mille francs, dont six empruntés au caissier du cercle.

En rentrant chez lui, il trouva Savinia levée et en proie à une affreuse inquiétude.

Il avait l'air si farouche et si sombre qu'elle n'osa pas lui demander d'où il venait.

Elle ne devinait que trop l'emploi de sa nuit.

Jacques se jeta tout habillé sur son lit.

Epuisé par les émotions et la fatigue, il s'endormit aussitôt.

Savinia s'étendit sur le canapé ; mais elle ne put fermer les yeux.

Quand Jacques se réveilla, il était midi. Savinia, assistée de la mère Virieu, achevait de mettre le couvert.

Il se leva et procéda rapidement à sa toilette.

Savinia le regardait avec angoisse : il ne lui avait pas adressé la parole.

De son côté, Césarine n'était pas moins inquiète.

Elle avait veillé jusqu'à minuit avec Savinia tout en larmes et compté les heures jusqu'au retour de son fils.

Tout en achevant de mettre le couvert, elle observait les deux jeunes gens et devinait que quelque chose de grave les séparait.

— Vous pouvez servir, lui dit Savinia.

Mais Jacques prit son chapeau et se dirigea, toujours silencieux, vers la porte de sortie.

Savinia se jeta devant lui.

— Tu ne t'en iras pas, s'écria-t-elle, sans me dire ce que tu as contre moi. Je ne t'ai rien fait, je ne te demande seulement pas où tu as passé la nuit, et c'est ainsi que tu me traites !

— Laisse-moi passer ! hurla-t-il en roulant des yeux flamboyants de colère.

Elle tomba à genoux et le saisissant par ses vêtements :

— Jacques, perds-tu la raison ? Que t'est-il arrivé cette nuit ? Confie-le-moi... Tu sais bien que je serai la première à te plaindre, si c'est encore comme l'autre fois. Ne retourne pas là-bas. Ici, tu es heureux, tranquille, tu n'as rien à craindre de personne. Je t'aime, mon Jacques.

Il la repoussa brutalement et s'élança au dehors.

Savinia s'était évanouie.

Césarine la releva, l'étendit sur le lit et lui prodigua ses soins.

Elle l'aimait, cette enfant si douce, si bonne, si affectueuse ; elle l'aimait presque autant que son fils.

L'entendant sangloter, la voyant secouée par les spasmes de la douleur :

— Pauvre madame, lui dit-elle, il ne faut pas vous désoler comme ça. M. Jacques réfléchira. Il regrettera de vous avoir fait de la peine. Il vous aime bien tout de même, au fond.

— Lui ! fit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Ah ! vous ne le connaissez pas, maman Virieu !... Il n'a que l'ambition dans la tête, et quelle ambition ! Il rêve la fortune et je n'en ai pas à lui donner !... Je n'ai plus à compter sur lui !... Je devrais partir, ne pas attendre qu'il me chasse. Car il me chassera ! je n'en ai pas le courage !

Ses pleurs redoublèrent.

Césarine s'assit auprès d'elle. Elle laissa passer l'accès de désespoir.

Elle savait par expérience combien les larmes soulagent et ce qu'on souffre lorsque la source en est tarie.

La voyant plus calme, elle lui prit une main qu'elle porta à ses lèvres.

— Laissez-moi vous câliner, lui dit-elle. Vous avez été bonne pour moi. Je suis seule au monde et je vous aime comme si j'étais votre maman... J'aime aussi Jacques... M. Jacques... Je vous aime bien tous les deux !

Savinia lui adressa un regard où se peignait sa reconnaissance.

— Je ne suis qu'une pauvre femme, continua Césarine, mais je sais compatir aux souffrances des autres, ayant beaucoup souffert moi-même, oh ! oui, beaucoup ! Voulez-vous me promettre de suivre mes conseils ?

— Oui, maman Virieu.

— Appelez-moi maman tout court, quand M. Jacques n'est pas là.

— Et vous, maman, appelez-moi : votre enfant.

Césarine l'embrassa pour cette bonne parole.

Des larmes d'attendrissement perlaient à ses yeux.

Elle n'était plus seule, maintenant ! Une affection nouvelle entraînait en son cœur, l'inondait d'une joie inespérée.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle, vous n'avez pas le droit de vous abandonner au désespoir. Songez à l'être que vous portez en votre sein, et qui ressent le contre-coup de vos souffrances. Il dépend de vous qu'il arrive au monde avec toutes ses forces ; vous serez fière, il sera votre consolation ; il vous tiendra lieu de tout. Je le sais par expérience. Moi aussi j'ai été mère, et c'est ce qui m'a soutenu dans les épreuves !

Elle ne pouvait rien dire de plus fortifiant.

Savinia l'attira à elle et, d'une voix empreinte de sincère affection :

— Permettez-moi, à mon tour, de vous embrasser ?

— Je ne demande pas mieux, mon enfant, répondit Césarine.

Ce double baiser scella leur amitié réciproque.

XXV

LE FILS DE RASSAJOU

Jacques resta huit jours sans rentrer à son domicile et sans donner de ses nouvelles.

La folie du jeu s'était emparée de lui.

Il ne calculait plus, comme au temps de sa veine, les chances de gain ou de perte.

Il se livrait, pieds et poings liés, au hasard.

Le hasard fut sans pitié.

Il ne lui accorda quelques instants de répit que pour mieux prolonger son agonie.

Jacques avait emporté tout ce qui lui restait de son avoir personnel. Il le perdit contre le banquier espagnol que Pelligrani, plus heureux que lui continuait à révéler.

— Je sais comment vous vous y prenez, dit un soir le rastaquouère au jeune ingénieur, vous perdez et moi je gagne. Aussi êtes-vous devenu par trop audacieux ! Moi, quand j'ai fait ma pelote, je me *défile*. Je suis devenu sage et j'espère bien le rester.